

L'homme arrêté

Du même auteur

Presque rouge
Éditions de l'Olivier, 2009

SÉBASTIEN AMIEL

L'homme arrêté

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.82360.034.6

© Éditions de l'Olivier, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Félix, Ulysse et Julie

Par-delà le chant des oiseaux dans les arbres des jardins, on entendait le bourdonnement sans fin du trafic sur le périphérique.

Assis sur le lit, Adam suivait des yeux les contours d'une large tache apparue à l'angle du plafond de la chambre après les violents orages de la semaine passée. Elle était jaunâtre en son centre et ressemblait à une fleur dégénérée. Des taches comme celle-là, il en avait poussé dans presque toutes les pièces de l'étage. Il faudrait gratter le plâtre, colmater et repeindre. Il faudrait se pencher sur la question de l'étanchéité du toit. La liste des travaux s'allongeait encore.

La maison était perchée sur un relief, au milieu d'un lotissement de banlieue à l'architecture simple et vieillotte. Les pluies d'orage avaient été si fortes que, plus au sud, en bordure du fleuve, des quartiers récemment sortis de terre avaient subi de dramatiques inondations. Les plus importantes que la région ait connues depuis quarante ans. Des habitations dévastées, des centaines de véhicules emportées.

Et des vies perdues. On avait déploré la disparition de deux enfants.

Adam était pieds nus, vêtu seulement d'un pantalon de coton. Un pantalon serré à la taille par une cordelette souple. Les yeux rivés sur la tache, il revoyait les images montrées en boucle sur toutes les chaînes quelques jours auparavant. Le plan fixe sur le fleuve, plus large qu'il ne l'avait jamais été, gonflé et palpitant comme un muscle colossal, charriant avec une égale intransigeance les brins d'herbe et les voitures retournées. Le ciel d'apocalypse en toile de fond. Puis le zoom inattendu et approximatif sur un arbre sans feuilles, aux branches noires et maigres au milieu desquelles on découvrait presque par hasard les enfants, minuscules, assis, les jambes ballantes, au-dessus de la boue torrentielle. Calmes en apparence. Avant que le tronc ne cède.

La lumière filtrait à travers les volets croisés. Une odeur de terre chaude remontait des jardins par l'entrebâillement de la porte-fenêtre. Adam tourna la tête vers la bouteille en plastique posée sur la table de nuit. Il la porta à ses lèvres et but maladroitement. Il s'étrangla et toussa. De l'eau s'écoula le long de sa barbe et quelques gouttes mouillèrent son torse, qu'il essuya du plat de la main.

Dans un coin de la chambre, un amoncellement de vêtements jetés sur une banquette en tissu formait une petite colline. Adam se leva et commença à fouiller dedans. Il

fit tomber une ceinture sur le parquet et se baissa pour la reposer sur la pile. Lorsqu'il eut mis la main sur le tee-shirt qu'il cherchait, il le secoua pour le défroisser puis, sans l'enfiler, quitta la pièce.

Il resta sous la douche longtemps. Il était plus de midi lorsqu'il passa son peignoir. Il observa attentivement son visage entre les traces de condensation sur le miroir. Ses yeux vert sombre fixant ses yeux vert sombre. Il frotta ses courts cheveux pour les ébouriffer, puis exécuta quelques simulacres de sourire. Sa barbe était épaisse et noire. Un mois qu'il remettait chaque matin la corvée à plus tard. De scintillantes gouttelettes coulaient lentement des joues jusqu'au menton, zigzaguant en chemin comme de petites bêtes hésitantes. Il ouvrit un placard et prit un rasoir et de la mousse. Sur une étagère, il s'empara d'une paire de ciseaux à ongles et se mit à entailler la masse de poils.

Il s'attabla dans la cuisine. Une part de pizza trouvée dans le réfrigérateur et une compote de pommes. Au moment où il vidait les déchets de son assiette dans la poubelle, un bruit de voix attira son attention à l'extérieur. Il jeta un coup d'œil à travers les rideaux de la fenêtre. Comme toutes les pièces principales, la cuisine était au premier étage. Debout derrière l'évier, il surplombait la rue. Deux femmes aux cheveux blancs, deux brindilles sèches et

ridées, discutaient sur le trottoir d'en face, séparées par la clôture d'un jardin. L'une d'elles tenait son courrier à la main. Elle était en chaussons et remuait continuellement la tête, acquiesçant aux propos de l'autre. Elles semblaient s'entretenir de choses graves mais Adam ne percevait que de sourdes intonations. Il les regarda un instant. En deux ans, il avait dû les saluer quatre ou cinq fois. Il ne connaissait même pas leurs noms.

Il descendit dans le garage et sortit la moto en la guidant en marche arrière. Dans la courte allée qui menait au portail, il la mit sur sa béquille. Pendant que le moteur chauffait, il retourna chercher son casque suspendu à un crochet fixé dans le mur puis enfila des gants et une vieille veste en cuir.

Quinze minutes plus tard, il quittait un boulevard à trois voies au bitume brûlé par le soleil et s'engageait sur le parking d'une zone commerciale cernée par les silhouettes flaires d'une multitude de pylônes électriques. Ici se dressaient tristement des bâtiments dont les façades métalliques en préfabriqué renvoyaient des reflets aveuglants. Il ralentit et roula entre deux rangées de motos. Des modèles de tous genres et de tous âges, la plupart sales, alignées côte à côte. Il se gara devant une porte vitrée couverte d'autocollants bigarrés aux couleurs agressives, tranchant avec l'uniformité grise des alentours.

Il flottait à l'intérieur du magasin une odeur désagréable, âcre mélange d'air climatisé et de vapeurs de carburant. Une vingtaine de motos d'occasion étaient stockées là. Sur les murs, un alignement d'accessoires et d'équipements puissamment éclairés par des néons froids. Un client à la carrure athlétique et aux avant-bras couverts de tatouages verts essayait une paire de gants.

Adam s'approcha du comptoir et y posa son casque. L'homme qui se tenait derrière la caisse, avachi sur un haut tabouret, sembla ne pas le remarquer. Il était occupé à taper sur le clavier d'un ordinateur.

En sortant du bâtiment, la chaleur l'écrasa de toute son épaisseur. Il plia en quatre le contrat de dépôt-vente et le glissa dans la poche arrière de son jean. Il ne se retourna pas pour regarder la moto restée là où il l'avait garée. Sa veste sur l'épaule et son casque à la main, il traversa l'interminable parking. Le ciel avait la couleur de l'acier, un bleu brutal, électrisé par l'éclat du soleil. Au loin, des teintes soufrées trahissaient les vapeurs polluantes des activités industrielles.

Il repensa au prix qu'il pourrait tirer de la moto selon l'employé. Au cas où elle se vendrait. Ce n'était pas un modèle très recherché, ni à mettre entre toutes les mains. Il se demandait combien de mois de son ancien salaire ça pourrait bien représenter.

Les ombres étaient courtes et la sueur coulait le long de son torse. Après vingt minutes de marche, il repéra un arrêt de bus, signalé par un simple poteau planté au milieu de rien. Pas un banc pour s'asseoir, ni le moindre auvent pour s'abriter du plomb qui tombait du ciel.

Vasco attendait sagement, assis sur le trottoir, devant le portillon. Dès qu'il vit Adam au bout de la rue, il vint vers lui en remuant la queue. Il faillit se faire écraser par une voiture. Le conducteur freina puis klaxonna.

– Désolé, dit Adam en saisissant le chien par le collier, mais il n'avait peut-être pas parlé assez fort et le conducteur l'ignora. Comment tu arrives à t'échapper du jardin ? murmura-t-il.

Il s'accroupit. Vasco manqua de le faire basculer en lui grimant dessus.

Dans la cuisine, il remplit d'eau le bol du chien et l'empêcha de se jeter dessus et de tout renverser. Après s'être servi un verre au robinet, il se rendit dans le salon. Le soleil lui avait tapé sur le crâne. Du tiroir d'une commode, il sortit une boîte d'antalgiques et laissa fondre un comprimé dans le verre en s'installant sur le canapé.

À la télévision, une chaîne d'information diffusait un débat. Deux hommes en costume se faisaient face sur un plateau. Le plus gros semblait d'un calme inaltérable,

encaissant sereinement les vociférations de l'autre, un grand type en colère.

Adam coupa le son. Il resta devant les images muettes, le regard vague. Au bout d'un moment, il observa le mur derrière la télé. Il n'y avait toujours pas de plinthe, ni de corniche. Les interrupteurs étaient dépourvus de cache, les fils apparents. Il tourna la tête vers la porte du salon et baissa les yeux. Il manquait une barre de seuil à cet endroit. Une finition qui masquerait la différence de niveau entre les pièces, qui ferait la jointure entre le parquet posé il y a quelques mois et l'ancien carrelage de la maison. Un cliquètement de griffes vint rompre le silence. Vasco s'approcha du canapé, le museau dégoulinant. Adam écarta les jambes pour lui ménager une place et le chien s'assit à ses pieds. Ils échangèrent un regard puis Adam remit le son et passa d'une chaîne à l'autre, laissant à peine le temps aux images d'apparaître. Un instant, il s'arrêta sur le spectacle d'un gnou happé par un crocodile alors qu'il s'abreuvait à une mare boueuse. Ensuite, il éteignit le poste. Sa silhouette obscure se refléta sur l'écran, assise au centre du canapé. Il jeta un coup d'œil à son téléphone portable. Pas d'appel en absence. Son verre à la main, il se rendit sur la terrasse qui dominait le jardin de derrière. L'herbe commençait à être haute. Au loin, vers l'est, les crêtes des collines aux flancs jaunes étaient parcourues de dizaines d'éoliennes aux pales

immobiles. Sentinelles titanesques, pétrifiées par l'absence de vent.

Lorsqu'il entendit Anna qui se garait devant la maison, il descendit l'accueillir dans l'entrée, Vasco trottant entre ses jambes. Le soleil aux deux tiers de sa course le força à mettre sa main en visière. Il vit Martin jaillir de la voiture et courir vers lui tête baissée, son sac d'écolier se balançant sur ses maigres épaules. Sur son tee-shirt blanc, un motif représentait un hamac tendu entre deux palmiers. Martin s'accrocha aux hanches de son père et le regarda en souriant, sans remarquer ses joues glabres. Il se mit à rire lorsque Vasco tourna autour d'eux en aboyant.

Adam prit le petit dans ses bras pour l'embrasser. Anna peinait à refermer derrière elle le portillon, les bras chargés des cahiers de ses élèves. Elle portait une robe légère, bariolée, imprimée d'étranges plumes de paon. Ses cheveux étaient ramassés en chignon, et le long de son cou perlaient des gouttes de transpiration. Adam s'approcha pour la soulager d'une partie de son fardeau. Elle l'embrassa sur la joue et il put sentir son odeur. Elle se recula un peu pour le considérer.

– Il était temps que tu te rases, dit-elle.

Elle coucha Martin peu après la tombée de la nuit. À son retour dans la cuisine, deux cafés étaient posés sur la table. Adam lui tournait le dos, rinçant le porte-filtre du percolateur dans l'évier. Lorsqu'il s'assit en face d'elle, elle remuait son café dans sa tasse avec une petite cuillère. Son regard fixé sur la table. C'était un des meubles sans valeur que les enfants des anciens propriétaires n'avaient pas voulu emporter. Le bois du plateau était habillé de carreaux de faïence d'un vert très clair, identiques à ceux qui recouvraient les murs de la pièce. Et, comme sur les murs, certains carreaux aléatoirement disposés représentaient des oiseaux peints à la main avec finesse. Cette décoration désuète les avait souvent amusés.

– On devrait écouter Martin, dit Adam. Je commence à bien les aimer, ces oiseaux.

Elle caressait de son index un des carreaux.

– Rien ne presse de toute façon, ajouta-t-il.

– Non. Rien ne presse.

C'était une réponse atone. Elle trempa ses lèvres dans la tasse, avala deux gorgées. Adam l'observait.

– J'ai amené la moto au magasin.

Elle leva les yeux sans répondre, comme prise de court.

– Ce n'est pas grave, reprit-il. Je ne m'en servais plus beaucoup.

– Je ne voulais pas te forcer à la vendre. On aurait pu en rediscuter.

– Je ne pensais pas qu'on serait si justes au niveau fric. Je me disais qu'en faisant attention on s'en sortirait, le temps que je retrouve un travail stable. Mais il y a trop de choses à payer.

– Pas tant que ça... On va y arriver. C'est une question d'organisation.

Cinq jours auparavant, ils avaient longuement parlé, installés exactement de la même manière. Anna était d'une humeur massacrate, épuisée, pensait-il, par la fin de l'année scolaire. Le prêt pour la maison coûte plus cher que prévu, avait-elle sèchement martelé. Est-ce que tu as appelé l'agence d'intérim aujourd'hui? Il faudrait que tu sois moins difficile avec ce qu'on te propose. Il l'avait écoutée sans l'interrompre. Sans broncher. Et avait fini par évoquer la moto et les importants frais d'assurance qu'elle générerait. Ce n'était pas la première fois qu'il y pensait, mais jusqu'alors il avait gardé ça pour lui. Anna avait balayé la pièce du regard. Puis allumé une cigarette et tiré nerveusement dessus. Ce serait peut-être bien d'y réfléchir, en effet, avait-elle dit.

Elle fit tourner sa tasse entre ses doigts.

– On pourrait demander à mon père de nous aider, suggéra-t-elle.

L'HOMME ARRÊTÉ

Il secoua la tête.

– Pourquoi? demanda-t-elle.

– On en a déjà discuté.

Il se leva soudainement et ramassa les tasses vides pour les ranger dans le lave-vaisselle.

– On ne peut pas faire ça, dit-il.

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : mai 2012. N° 799 (00000)
Imprimé en France